



LA FICTION DE LA RÉALITÉ

Claude Vaillancourt

L'INCONNUE

Montréal, Québec Amérique,
2011, 274 p.

Claude Vaillancourt est romancier, professeur de littérature au cégep, essayiste, militant d'ATAC et musicien à ses heures. Il a collaboré à plusieurs reprises à *Relations*. Il signe ici une œuvre singulière, un roman hybride où s'entremêlent les genres littéraires et les récits: des mises en abyme, du polar, des histoires d'amour, des épisodes historiques et des réflexions sur l'écriture et l'existence à travers l'expérience des camps de concentration nazis.

Le récit est raconté à la première personne. Il a pour trame un autre roman qui demeure en sous-texte, mais affleure parfois. En effet, le narrateur, un auteur de «romans qualifiés de littéraires», raconte comment il en est venu à terminer un roman laissé inachevé par le suicide de

son auteure, une écrivaine de *best-sellers*. Tâche difficile, car il ne s'agissait pas seulement de peaufiner un livre de quelque cinq cents pages déjà presque tout écrit, mais de dénouer l'intrigue en solutionnant un crime apparemment parfait. Qui, parmi les multiples personnages du roman, est celui qui l'aurait commis?

On sent que l'auteur de *L'inconnue* prend un certain plaisir à nous conduire dans les dédales qu'il construit minutieusement. Mais c'est loin d'être un simple jeu ou une prouesse littéraire. Le va-et-vient entre les différentes formes, histoires et personnages, très bien ficelés, nous place résolument devant une «inconnue» qui n'est pas avant tout la clé de l'énigme – laquelle nous sera livrée, comme il se doit, à la toute fin du roman –, mais le signe indéchiffrable de l'expérience humaine pétrie de fictions, qui apparaît petit à petit au fil du récit.

Cette inconnue-là ne peut être pleinement révélée, mais suggérée seulement, puisqu'elle est de l'ordre de l'élan

vital qui nous amène à ouvrir un livre, ou à l'écrire, et à entrer dedans. Nous sommes attirés par la fiction comme à une source – une terre natale. Notre réalité s'y enracine. Elle nous fait vivre non pas tant parce qu'elle nous aiderait à supporter le présent en délestant un peu de sa pesanteur, mais parce qu'elle réveille et génère en nous cette part essentielle du rêve et de l'imagination. Si l'un des protagonistes du roman est psychanalyste, ce n'est pas pour rien. Notre existence est liée à la parole et, plus-dramatiquement, à son silence ou plutôt à son musellement. On comprend alors l'ennui des *best-sellers*, dont il est fait une bonne critique dans le livre. Ceux-ci sont trop criards, accrocheurs, racoleurs, stéréotypés pour perturber, creuser une faille jusqu'à la source. Ils nous maintiennent dans le silence et l'oubli. La distraction.

Ce roman apparemment policier est plus que cela; il explore, à sa façon, les méandres de l'identité. Ne sommes-nous pas composés de fragments d'expériences et de dialogues vécus ou imaginés avec les vivants et les morts, reliés entre eux et formant une identité à travers le récit que nous nous en faisons? N'avons-nous pas des visages multiples? Ne sommes-nous pas quelqu'un, mais aussi un autre? Le hasard, la violence ou la tendresse de la vie, notre réponse à ceux-ci, nos fuites comme nos audaces, nos rencontres, nos combats, nos amours, nos choix, nous façonnent une identité reconnaissable, reconnaissante, un nom qui ne dit pas tout de nous, d'autres restent dans l'ombre, parfois inavouables, innommables. Mais ils peuvent émerger soudain.

Si la réalité a partie liée à la fiction, elle ne se résume pas à elle. Le romancier ne s'y trompe pas. En nous dévoilant l'énigme du crime, il nous confronte à la responsabilité de nos choix et de nos omissions. De ce que nous dévoilons et cachons de nous-mêmes. Mais aussi à notre devoir de juger. Et de condamner, s'il le faut. Quoique avec indulgence.

JEAN-CLAUDE RAVET

